

L'EXPIATION.

Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ?

(MATTHIEU, XXVII, 45 et 46).

Il y a dix-huit siècles, sur une des places publiques de Jérusalem, un homme, un chrétien, accusé de blasphème, comparaisait en jugement devant une multitude fanatique, décidée d'avance à le condamner. Sans lui laisser le temps d'achever sa défense, ces furieux se précipitèrent sur lui en grinçant des dents ; et le traînant hors de la ville, ils le firent périr par l'horrible supplice de la lapidation. Dans cet affreux moment cet homme, qui n'avait plus rien à attendre sur la terre, se montra non-seulement calme, paisible, mais triomphant : indifférent aux cris de rage qui retentissaient à ses oreilles, comme aux pierres qui meurtrissaient son corps, il tint ses yeux attachés au ciel, et le ciel s'ouvrit à ce regard de sa

foi ; il y vit sa place préparée d'avance , et il s'écria , non pour braver ses persécuteurs , qui ne lui inspi- raient que de la compassion , mais pour rendre té- moignage de l'assurance paisible et glorieuse qui remplissait son cœur : « voici , je vois les cieux ou- verts , et le fils de l'homme debout à la droite de Dieu ! » Cet homme , vous l'avez tous nommé dans votre pensée , c'était Etienne , premier martyr . Dans la voie sanglante à la fois et glorieuse qu'il avait ou- verte par sa mort , on vit bientôt se presser une foule de chrétiens de tout rang , de tout sexe et de tout âge , qui donnèrent à leur tour leur vie dans les sup- plices pour confesser leur foi ; et tous ces confesseurs de la foi , sans en excepter un seul , sont morts comme Etienne , la paix dans le cœur et le cantique de triom- phe sur les lèvres . Le temps me manquerait si je vou- lais en signaler seulement quelques-uns : Ignace , l'évêque d'Antioche , qui loin de reculer à l'approche du supplice , impatient qu'il est de quitter ce monde pour aller auprès du Seigneur , court au-devant des bêtes féroces qui allaient le dévorer ; Félicité avec ses sept enfants , femme d'un rang illustre , qui reste iné- branlable à toutes les promesses comme à toutes les menaces qu'on lui fait pour l'engager à sauver , sinon sa propre vie , du moins celle de ses enfants ; qui se tourne vers eux et leur dit : « regardez en haut , mes enfants , voyez le ciel où Jésus vous attend avec ses saints , demeurez fidèles dans son amour , et com-

battez pour vos âmes ! » Polycarpe l'évêque de Smyrne, qui, à l'offre du proconsul de le renvoyer libre s'il consent à injurier le Christ, répond : « il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal : comment pourrais-je blasphémer contre mon sauveur et mon roi ? » qui monte paisiblement sur son bûcher, et du milieu des flammes dont sa tête est couronnée comme d'une auréole de gloire, épanche dans le sein du Dieu qui l'appelle une dernière prière d'actions de grâce; Perpétua, jeune et noble femme, qu'on s'efforce en vain d'ébranler en lui présentant dans sa prison, tantôt son vieux père demeuré païen, tantôt l'enfant qu'elle allaitait encore, et qui, laissée toute sanglante sur l'arène par les bêtes qui n'avaient fait que la moitié de leur ouvrage, guide elle-même vers sa gorge, d'une main assurée, la main tremblante du gladiateur chargé de l'achever ; et les Irénée, et les Cyprien, et les Flavien, et les soldats de la légion chrétienne, et des milliers et des centaines de milliers d'autres dans les premiers siècles de l'église ¹, sans compter tous ceux qui les ont suivis : au moyen-âge, ces premiers missionnaires qui payèrent de leur vie la conversion des païens de l'Occident ; plus tard les Vaudois, les Jean Huss, les

¹ Pendant la seule persécution de Dioclétien, qui dura dix ans, et dans la seule province de l'Égypte, cent quarante-quatre mille chrétiens moururent dans les supplices, sept cent mille dans l'exil ou dans les travaux publics.

Jérôme de Prague, les Savonarole, et tant d'autres tombés avec eux sous les coups de cette Rome qui, pour être devenue papale de païenne qu'elle était, n'avait pas cessé de s'abreuver du sang des saints; et tous ceux enfin qui sont tombés ou qui tombent encore de nos jours, fécondant de leur généreux sang le champ de bataille des missions païennes : tous ceux-là sans exception sont morts comme Etienne dans la paix, dans la joie, dans la gloire, dans cette disposition triomphante qui faisait dire à une femme chrétienne au moment de souffrir le martyre : « on distribue aujourd'hui des couronnes, et j'en vais prendre ma part! »

Il y a pourtant une exception, une seule. Il y a un homme qui est mort pour la vérité, et dont les derniers moments n'ont pas été marqués par cette paix glorieuse et triomphante qui soutenait tous les autres martyrs. Au lieu d'aller comme eux sans trouble au-devant du supplice, il a frémi à la pensée du sort qui l'attendait, et il a dit : « mon âme est troublée, elle est saisie de toutes parts de tristesse jusqu'à la mort. » Au lieu de voir comme eux avec une sainte joie approcher le dernier combat, cette approche lui a causé une épouvantable agonie, elle a fait éclater chez lui des prières mêlées de cris et de larmes, et il a dit à Dieu : « mon père ! s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive ! » Telle a été chez lui la crainte de la mort et le frémissement inté-

rieur qu'il en éprouva, que sa sueur, changeant de nature, tombait sur la terre en grumeaux de sang. Et à ses derniers moments, au lieu de rendre témoignage, comme tous les autres martyrs, à la force divine qui les soutenait et les rendait insensibles à la douleur, il a jeté vers le ciel ce cri d'une inexprimable angoisse : « mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! »

Quel est donc le mot de cette énigme morale, quelle est l'explication de cette étrange anomalie ?

Cet homme si troublé en présence du martyr manquait-il, ou de soumission aux ordres de Dieu, ou d'amour pour le genre humain auquel sa mort devait profiter ? non : jamais fidèle ne fut plus parfaitement soumis à la volonté de son père céleste ; jamais cœur d'homme ne brûla d'une plus ardente et plus tendre charité pour ses frères.

Cet homme avait-il sur la conscience quelque grave péché anciennement commis, dont le souvenir se réveillait à ses derniers moments et mêlait de l'amertume dans le calice de sa mort ? non : jamais homme ne porta plus loin l'exercice de toutes les vertus ; son cœur était pur, sa vie était sainte, elle fut remplie tout entière des œuvres les plus excellentes ; jamais ses ennemis ne l'ont pu convaincre d'un seul péché, et seul entre tous les fils d'Adam il aurait eu le droit, s'il n'eût regardé qu'à lui-même, de se présenter sans crainte devant le tribunal de Dieu, et de

réclamer du souverain juge la vie éternelle comme un salaire justement acquis.

Cet homme avait-il une foi chancelante et obscure ? y avait-il chez lui quelques doutes sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection, sur le bonheur et la gloire qui l'attendaient après la mort ? non : tout au contraire, c'est lui-même qui a révélé au monde l'immortalité et la vie éternelle ; il savait en mourant qu'il retournerait auprès de son père et de son Dieu ; il savait qu'il allait être le jour même dans le paradis ; il savait que le père allait « le glorifier de la gloire qu'il avait eue auprès de lui avant que le monde fût fait ; » bien plus, il savait que cette gloire allait être augmentée encore par suite de son abaissement ; il savait que pour s'être « anéanti jusqu'à la mort de la croix, » Dieu allait « souverainement l'élever et lui donner un nom qui est au-dessus de tous les noms ; » il savait qu'une nuée lumineuse allait lui servir de char de triomphe, et que l'église du ciel allait s'écrier à son approche dans les transports de sa joie : « portes, élevez vos linteaux ! haussez-vous, portes éternelles ! et le roi de gloire entrera. »

Telles étaient les conditions morales dans lesquelles mourait cet homme pour qui, seul entre tous les martyrs, la mort a été accompagnée de crainte et d'angoisse, au lieu d'être transfigurée et rendue triomphante par les espérances de la foi. Quel est donc, je le demande encore, le mot d'un si étrange phéno-

mène? cherchez, examinez, trouvez, s'il se peut, une explication plausible aux angoisses de la mort de Jésus-Christ, car vous l'avez tous nommé ce martyr exceptionnel entre tous; dites-nous, si vous le savez, le secret de ce trouble, de cette crainte, de ce désir d'éviter la mort, de cette agonie, de cette sueur sanglante, de ce sentiment d'abandon de la part de Dieu; dites-nous comment il se fait que celui d'entre tous les confesseurs de la vérité qui avait le plus de motifs de mourir en paix, de mourir triomphant, c'est celui-là seul qui se trouble, qui tremble, qui est angoissé en présence de la mort?....

Ah! c'est qu'il y avait autre chose dans la mort de Jésus que le supplice d'un martyr! c'est qu'il n'a pas donné sa vie seulement pour confesser la vérité, pour sceller la doctrine qu'il avait prêchée, pour nous laisser l'exemple des plus admirables, des plus saintes et des plus touchantes vertus : c'est que sa mort a été une *expiation*! c'est qu'il s'offrait, victime sans tache, aux traits de la justice divine à la place des pécheurs; c'est qu'il ne mourait pas seulement dans son corps, mais dans son âme; c'est que tous les péchés réunis de tous les hommes pesaient sur sa tête innocente, et l'accablaient du fardeau de la malédiction prononcée contre la transgression de la loi; c'est qu'il a dû connaître tout ce qu'il y a d'inexprimable angoisse dans le sort d'une âme abandonnée de Dieu; c'est qu'il a dû souffrir, à part les sentiments d'im-

piété et de révolte, ce que nous aurions souffert nous-mêmes dans l'enfer si nous eussions été laissés sous la puissance du péché; c'est que les ténèbres qui en ce moment enveloppaient la croix n'étaient que l'image d'autres ténèbres, bien autrement redoutables, qui enveloppaient en ce même moment l'âme du crucifié, de ces « ténèbres du dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents! »

L'expiation ! telle est la seule explication possible à ce cri d'angoisse que nous entendons aujourd'hui jeter sur la croix ; à ce dernier trait, le plus poignant de tous, qui couronne la passion du sauveur et la porte à son comble ; à cette douleur suprême qui fait déborder sa coupe d'amertume, et qui l'emporte autant sur toutes les autres souffrances de la croix que les tourments de l'enfer l'emportent sur les épreuves de la terre. Vous avez entendu Jésus s'écrier : « j'ai soif ! » et vous avez frémi à la pensée des tortures horribles qu'il endurait dans son corps. Vous l'avez entendu dire à Jean : « voilà ta mère ! » à Marie : « voilà ton fils ! » et vous avez été douloureusement émus à la pensée de la souffrance morale qui devait transpercer en ce moment son cœur de fils et d'ami ; vous l'avez entendu injurier jusque sur la croix par ses bourreaux, par un brigand, et votre cœur s'est terré à la pensée des humiliations sans nom qui aiguïssaient encore toutes ses souffrances : mais qu'est-ce que ces humiliations, qu'est-ce que cette douleur

de fils et d'ami, qu'est-ce que ces tortures du supplice de la croix, qu'est-ce que tout cela réuni et l'accablant à la fois, auprès de cette angoisse spirituelle, profonde, insondable, inexprimable, qui a pu porter le fils bien-aimé de Dieu à se plaindre en quelque sorte de son père céleste et à lui dire : « pourquoi m'as-tu abandonné ? » que sont toutes les souffrances humaines auprès de la malédiction divine !

Arrêtons-nous au bord de cet abîme, qu'aussi bien nous essaierions en vain de sonder. Ne prétendons pas pénétrer le mystère de l'expiation ; ne demandons pas comment l'innocent a pu remplacer le coupable devant la justice divine ; comment la malédiction du péché a pu peser, même pour un moment, sur la nature toute sainte de Jésus-Christ ; comment, la grandeur de la victime suppléant au nombre, un seul, qui est Dieu, a pu payer pour toute une race coupable ; comment, l'intensité compensant la durée et les souffrances du fils de Dieu ayant un prix infini, les peines éternelles qui étaient réservées au pécheur ont pu être condensées en quelque sorte dans un temps limité, et s'épuiser tout entières dans la passion du rédempteur ; comment Jésus-Christ a pu sentir les angoisses du péché sans être atteint de sa souillure ; si la nature divine a pu réellement souffrir, ou si elle n'a fait que donner un prix infini aux souffrances de la nature humaine qui lui était unie : laissons à l'écart toutes ces questions et toutes les autres qu'on pour-

rait soulever encore au sujet de ce mystère des mystères; consentons à ignorer ce que l'Écriture ne révèle point, à ne pas expliquer ce qui est inexplicable pour nous, au moins dans la vie présente; contentons-nous de retenir avec une foi inébranlable le fait de l'expiation, ce fait qu'il n'est plus possible de mettre en doute quand on a seulement assisté aux scènes de Gethsémané et de la croix; quand on a seulement entendu s'échapper des lèvres mourantes du sauveur ce cri unique dans toute l'histoire des serviteurs de Dieu : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! »

Au reste, ce n'est pas seulement dans la passion du sauveur que cette grande vérité nous est enseignée; et il nous serait facile de l'appuyer sur une foule de déclarations de l'Écriture, tant sous l'ancienne économie que sous la nouvelle. L'alliance de la loi est toute pénétrée de la doctrine de l'expiation; et les minutieuses cérémonies du culte lévitique n'ont aucune valeur ni aucun sens, si elles n'ont point pour but de prêcher cette grande vérité. Que signifient cet agneau pascal, ces animaux égorgés, ce sang des victimes incessamment répandu, ce sacrifice perpétuel qui commençait et terminait chaque journée dans le temple de Jérusalem, ce bouc maudit et chargé des péchés du peuple avant d'être mis à mort, toutes ces purifications faites par l'aspersion du sang, et cet axiome qui se trouve à la base de tout le culte lévitique :

« sans effusion de sang il ne se fait point de rémission du péché, » — que signifie tout cela, si ce ne sont pas autant de vivants symboles du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ? Dieu ne prend point plaisir à voir verser le sang des animaux; la mort des taureaux et des boucs n'a jamais effacé un seul péché; et il est impossible de voir dans tout cela autre chose que des pratiques à la fois sanguinaires et puérides, indignes de la sagesse de Dieu, si l'on n'y voit pas la prédication perpétuelle, adressée à un peuple enfant et grossier, de la nécessité d'une expiation par un sacrifice plus excellent. Aussi voyons-nous les prophètes déclarer tout à la fois que les victimes lévitiqnes ne peuvent pas concilier aux hommes la faveur de Dieu, et annoncer le sacrifice d'une autre victime, seule efficace pour effacer les péchés. Dans le même psaume prophétique où l'écrivain sacré met dans la bouche du Seigneur ces paroles : « je n'ai pas besoin de tes sacrifices, ni de tes holocaustes; si j'avais faim, je ne t'en dirais rien, car la terre est à moi avec tout ce qu'elle contient; mangerais-je la chair des taureaux et boirais-je le sang des boucs? » dans ce même psaume le Seigneur dit aussi : « assemblez-moi mes bien-aimés, qui ont traité alliance avec moi sur *le sacrifice* ¹. » Le même Esaié qui annonce clairement l'abolition des sacrifices lévitiqnes et leur inutilité en

¹ Psaume L, 5, 8, 42, 43.

disant : « qu'ai-je à faire, » dit l'Éternel, « de la multitude de vos sacrifices ? je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes grasses ; je ne prends point plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs, » le même prophète annonce, dans les termes les plus clairs et les plus précis, une autre victime qui doit expier les péchés : « il a porté nos langueurs et il a chargé nos douleurs ; il a été navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités ; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. La plaie lui a été faite pour le forfait de mon peuple ; il mettra son âme en oblation pour le péché, et lui-même portera leurs iniquités ¹. » Dans le nouveau-testament, les témoignages rendus à cette vérité capitale de la foi chrétienne sont tellement nombreux que mon seul embarras serait de choisir entre eux. Laissez-moi pourtant vous en rappeler quelques-uns ; car je tiens à mettre hors de toute contestation, au moins pour ceux qui soumettent leur cœur et leur intelligence à la parole de Dieu, cette base unique et éternelle du salut, autrefois « scandale au Juif et folie au Grec, » et qui est aujourd'hui encore une pierre d'achoppement pour bien des hommes portant le nom de chrétiens. Écoutez d'abord le sauveur lui-même : « le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi,

¹ Esaïe, I, 11 ; LXVI, 3 ; LIII, 4, 5, 6, 8, 40, 44.

mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. » « Je suis le pain vivant descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. » Ecoutez saint Jean : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du père, savoir Jésus-Christ le juste. » « Car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. » Ecoutez saint Pierre : « Vous avez été rachetés de votre vaine conduite qui vous avait été enseignée par vos pères, non point par des choses périssables, comme l'argent ou l'or, mais par le précieux sang de Christ, l'agneau sans défaut et sans tache; lequel même a porté nos péchés en son corps sur le bois; et par la meurtrissure duquel vous avez été guéris. » Ecoutez saint Paul : « Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ; lequel Dieu a établi de tout temps pour être une victime de propitiation par la foi en son sang, afin de montrer sa justice dans la rémission des péchés. » « Ce qui était impossible à la loi parce qu'elle était faible en la chair, Dieu l'a fait en envoyant son propre fils dans une chair semblable à celle des hommes pécheurs, et pour le péché; et il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la loi fût accomplie en nous. » « Car il a fait celui qui n'a point connu

le péché être péché pour nous , afin que nous devinssions justes devant Dieu en lui. » « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi , quand il a été fait malédiction pour nous. » « Car le bon plaisir du Père a été de réconcilier par lui toutes choses avec soi , ayant fait la paix par le sang de sa croix. » Je laisse de côté l'épître aux Hébreux , parce qu'il faudrait la citer en quelque sorte tout entière. Ecoutez enfin l'église triomphante dans les cantiques du ciel : « Tu as été mis à mort , et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang , de toute nation , de toute tribu , de toute langue et de tout peuple ¹ ! »

Cette grande vérité , qui est si clairement enseignée dans l'Écriture , est d'ailleurs en parfaite harmonie avec les données de la philosophie chrétienne , comme aussi avec les besoins les plus impérieux et les plus intimes du cœur humain.

C'est le seul moyen de pardonner le péché qui laisse intacte la perfection du caractère de Dieu. Dieu ne serait point parfait , il serait en contradiction avec lui-même , si sa justice n'était pas absolue dans ses exigences ; s'il pouvait « tenir le coupable pour innocent ; » si sa loi pouvait être impunément violée ; si , après qu'il a dit : « le salaire du péché c'est la mort ,

¹ Marc, X, 45. Jean, VI, 51. 4 Jean, II, 1, 2. 1 Pierre, I, 18, 19; II, 24. Rom., III, 23, 24; VIII, 3. 2 Cor., V, 21. Gal., III, 13. Col., I, 20. Apoc., V, 9.

maudit est quiconque ne persévère pas dans l'observation de la loi, » il pouvait y avoir péché sans qu'il y eût à la suite mort et malédiction. Les hommes peuvent être *indulgents* et doivent l'être ; ils peuvent pardonner sans expiation et ils le doivent, parce qu'ils sont pécheurs : Dieu ne le peut point, parce qu'il est saint. Sans doute il reste toujours un impénétrable mystère dans la substitution de l'innocent au coupable : mais du moins ce mystère laisse intacte la sainteté de Dieu. — Qui ne voit d'ailleurs que l'expiation, si elle relève la justice de Dieu, ne relève pas moins son amour : car l'amour qui ne pardonne qu'au prix du sacrifice, combien n'est-il pas plus grand que celui qui pardonnerait purement et simplement, sans qu'il lui en coûtât rien ?

Si l'expiation était nécessaire eu égard aux exigences du caractère de Dieu, elle ne l'était pas moins relativement aux hommes et à la création morale tout entière. Il fallait qu'un châtiment fût irrévocablement attaché à la transgression de la loi, pour que la haine éternelle de Dieu contre le péché fût proclamée aux yeux des hommes et des anges, pour que l'ordre moral ne fût pas ébranlé dans l'univers. Si le péché eût été pardonné sans expiation, l'idée morale eût reçu dans la création intelligente une irréparable atteinte, la règle du bien et du mal ne serait plus absolue ni inflexible : l'homme pourrait aimer alors le péché que Dieu ne haïrait plus, et Dieu n'aurait eu rien à ré-

pondre au pécheur qui dirait : « péchons, afin que la grâce abonde ! » Le sacrifice de la croix prévient ces conséquences funestes et rend le pardon sans danger ; en punissant la transgression dans la personne du fils de Dieu, la croix proclame la haine de Dieu contre le péché d'une manière bien plus éclatante encore que si c'était le pécheur lui-même qui eût souffert.

Il faut ajouter que l'expiation est le moyen de pardon le mieux calculé pour produire chez le pécheur sauvé l'amour du Dieu qui pardonne. La grâce relevée par le sacrifice est bien autrement émouvante, elle enfantera de bien autres prodiges d'amour et de dévouement que la grâce pure et simple. Qu'un père pardonne à son fils coupable sans qu'il lui en coûte rien, ce fils aimera sans doute un père si tendre : mais si ce père, pour lui épargner le châtement, a dû sacrifier ou sa fortune, ou sa santé, ou sa vie, que ne se passera-t-il point dans le cœur du fils, et comment croira-t-il jamais pouvoir assez reconnaître un si merveilleux amour !

Enfin l'expiation était nécessaire pour apaiser le cri de la conscience humaine, et pour que rien ne manquât à la sécurité du pécheur pardonné. S'il est un besoin profond et universel dans le cœur des hommes, c'est celui d'une expiation ; nous le trouvons écrit partout dans l'histoire de l'humanité. Depuis l'Indou fanatique qui se fait écraser sous le char de

son idole, jusqu'au meurtrier qui, pressé par l'aiguillon du remords, vient dénoncer volontairement un crime resté secret — comme cela s'est vu bien des fois — afin de s'infliger à lui-même l'expiation de l'échafaud, il y a dans tout cœur d'homme un immense, un irrésistible besoin que le péché soit puni. Si le péché était pardonné sans expiation, le pécheur pardonné ne serait pas tranquille, sa paix ne serait pas complète et sans arrière-pensée; il aurait le sentiment que l'ordre moral troublé par la transgression n'a pas été sérieusement et définitivement rétabli; il ne se contenterait pas d'un salut fondé uniquement sur l'amour de Dieu et qui laisserait dans l'ombre sa justice; il conserverait comme une crainte vague que cette justice non satisfaite ne se réveillât quelque jour, et qu'il ne lui fût demandé compte de ces péchés qui seraient restés sans châtement. Le sacrifice de la croix répond à ce besoin profond et impérieux de nos cœurs. En vertu de ce sacrifice notre paix est fondée sur la justice de Dieu aussi bien que sur son amour, et toutes les perfections qui constituent le caractère de Dieu sont intéressées à la fois à notre salut.

Mes frères, appliquons-nous par la foi un si grand salut, un salut si complet, si parfait, si merveilleusement propre à satisfaire notre conscience, à sanctifier notre âme, à pénétrer notre cœur d'amour pour celui qui nous a sauvés. Nous avons maintenant le secret de la croix, et nous pouvons répondre à ce

soyez tentés au-delà de vos forces : celui-là est victorieux du monde, qui croit que Jésus est le fils de Dieu. »

Nous sommes souvent obligés dans cette vie d'avoir recours à la prière : et la prière aussi devient parfois une lutte , un combat violent et douloureux. Le Seigneur ne juge pas toujours à propos de nous exaucer immédiatement. Il y a tel moment où il cache sa face , où un nuage semble arrêter notre prière ; nous ne sentons pas la présence de Dieu , nous ne pouvons pas pénétrer jusqu'à lui , notre prière retourne dans notre sein sans nous apporter la consolation et la paix. « Tu t'es couvert d'une nuée, » disait Jérémie à l'Eternel , « afin que la requête ne passât point. » Mais dans ces moments-là regardons à la croix de Jésus , écoutons le cri de sa détresse , et disons-nous que si Dieu l'a abandonné pour un moment et n'a pas répondu à sa prière , c'est afin qu'il pût toujours répondre à la nôtre ; disons-nous que s'il tarde à nous exaucer , il ne veut par là qu'éprouver notre foi ; que notre persévérance ne peut manquer de vaincre cette apparence de refus ; et que les douleurs , et les larmes , et les angoisses de notre sauveur nous ont valu ces douces paroles : « puisque nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus , qui est le chemin nouveau et vivant qu'il a consacré pour nous au travers du voile , c'est-à-dire de sa chair , allons donc avec assurance au trône de la grâce pour être aidés dans nos besoins. »

Nous avons tous en perspective un dernier combat, et le plus redoutable de tous. Il nous faudra bientôt prendre « le chemin de toute la terre » et traverser « la vallée de l'ombre de la mort ; » il faudra faire connaissance avec « le roi des épouvantements ; » il faudra dire un dernier adieu à tout ce que nous aimons ici-bas , rompre tous les liens qui nous attachent à la terre pour comparaître devant Dieu. Si à ce moment-là notre chair frissonne à l'approche de la dissolution, si notre cœur se trouble à la pensée du jugement — ah ! nous regarderons alors à la croix de Jésus , nous entendrons une dernière fois son cri d'angoisse, et nous nous rappellerons que si Dieu l'a abandonné un moment à cette malédiction du péché qui fait l'amertume de la mort, c'est afin que cette amertume nous fût épargnée ; que si les terreurs du jugement sont tombées sur lui, c'est afin que nous pussions aller sans crainte au-devant de ce jugement ; nous sentirons alors que les angoisses de sa mort assurent la paix de la nôtre , et son cri de défaillance deviendra pour nous le cantique de triomphe : « ô mort ! où est ton aiguillon ? ô sépulcre ! où est ta victoire ! Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la puissance du péché c'est la loi : mais grâce à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! » Amen.